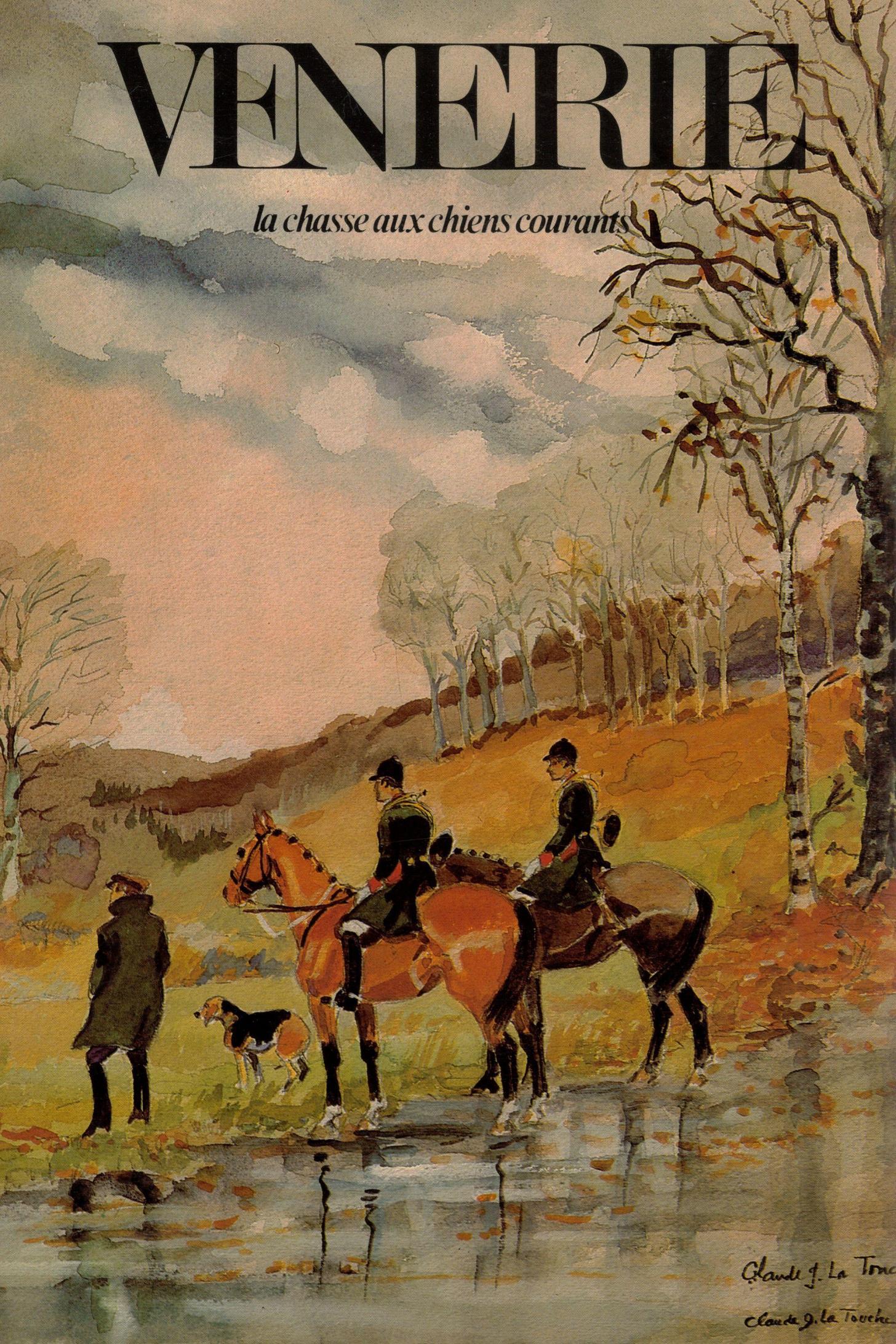


VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



Claude J. La Touche

Claude J. La Touche

PAUL MARAIS, DIT « LA FORÊT », ANCIEN PIQUEUX DU RALLYE MALGRÉ TOUT

Nous reproduisons, avec l'aimable autorisation du quotidien « L'Éveil Normand », de larges extraits d'une interview réalisée le 20 octobre dernier par M. Éric Aupoix auprès de M. Paul Marais, dit « La Forêt », qui a consacré la majeure partie de son existence au service du Rallye Malgré-Tout.

A deux pas de la forêt, une vieille maison normande attire l'œil... par sa discrétion. Quand on pénètre dans la cour, on remarque tout de suite que le potager est entretenu avec grand soin et que les derniers haricots attendent d'être cueillis.

L'accueil du maître des lieux est souriant, courtois, chaleureux. Il nous fait rentrer dans sa maison qui nous apparaît, d'emblée, comme celle d'un amoureux de la nature, des animaux, de la chasse et plus particulièrement de la chasse à courre

puisque massacres, partitions de fanfares et souvenirs accrochés aux murs, sont des témoins de cet attachement à un environnement forestier.

En effet, Paul Marais, aujourd'hui piqueux retraité à Gouttières, a été au service de la vénerie pendant quarante-deux ans et a ainsi consacré une grande partie de sa vie aux chiens, aux chevaux, aux laisser-courre, aux animaux de chasse et bien entendu à la forêt qui a été sinon sa véritable tout au moins sa seconde demeure.



Paul Marais, dit « La Forêt ».

(Photo : Courtoisie L'Éveil Normand)

Bercé dès son plus jeune âge au son des trompes, Paul Marais est né en 1914, à deux pas de la forêt de Beaumont. Sorti à douze ans de l'école, le surlendemain il entre en apprentissage chez un tapisier-ébéniste. « A l'époque on ne badi- nait pas, il fallait travailler très tôt... ».

Il se rend compte après quelques semaines que cette profession ne l'intéresse pas. Habitué à faire l'école... buissonnière (ce qui lui valut pas mal de fessées), il préférerait courir la forêt et suivre l'équipage du duc de Magenta qui chassait le lundi et le jeudi.

Tout jeune spectateur, étonné par l'ampleur du spectacle, son plus grand plaisir était d'assister à la prise de l'animal et, aussi, de tenir le cheval du piqueur ou d'un invité. Paul Marais se souvient aussi de ce moment privilégié de son enfance qu'était la cérémonie de la Saint-Hubert : « Une grande fête à l'époque ! On distribuait du pain béni à la fin de la messe pour bêtes et gens, et après le repas qui réunissait les membres de l'équipage et les invités, il y avait bien souvent quelques bons petits morceaux de gâteau à se faire offrir... ».

Même souvenir, demeuré intact, de « l'émerveillement » ressenti par le jeune Paul le soir de cette journée de la Saint-Hubert où la curée froide se déroulait dans le parc du château et dont le tableau ne devait pas manquer de grandeur et de solennité : « au centre, la nappe et autour à une distance respectueuse, la meute sous le fouet. Plus en arrière, en un vaste cercle, les veneurs et les invités.

Et aussi les sonneurs de trompe, en habit rouge, culotte blanche, gants blancs, groupés en deux files légèrement divergentes. C'est alors qu'éclatent enfin les vieilles fanfares d'autrefois. Et romantique, le vent d'hiver portera la sonorité des cuivres jusqu'aux villages les plus proches, comme l'a si bien chanté le poète. Et tout cela à la lueur des torches en résine portées par les piqueux... Parfois par le petit Paul.

DISCIPLE DE SAINT-HUBERT

Les souvenirs s'alignent en cascade dans la mémoire de Paul Marais qui évoque en même temps qu'il les voit, ces années de jeunesse décisives pour le reste de sa vie. Une vie commencée avec tout ce qui gravite et vit de la forêt. Son père était charretier au château de Boisgelin et emmenait son jeune fils débar- der en forêt avec la « gribanne » tirée par un gros percheron. Les allées en forêt, Paul les avait déjà cent fois parcour-



Le temps des souvenirs.

(Photo : Courtoisie L'Éveil Normand)

rues mais le pas le plus important fut franchi quand son père le présenta à Dufour, le premier piqueux du Rallye Malgré tout, qui l'engagea comme valet de chiens à pied... à l'essai. Un essai concluant : Paul Marais devait en effet rester quarante-deux ans au service de l'équipage.

A treize ans et demi, il endosse la tenue jonquille à parements amarantes et commence ainsi son apprentissage qui se révèle être, une véritable initiation : « S'occuper des chiens soit, mais surtout apprendre le sens de la chasse. Comme le valet de chiens marche énormément, il se fatigue et cela l'oblige à réfléchir à beaucoup de choses afin de ménager ses forces : bien prendre le vent, bien écouter et comprendre les fanfares... ».

Dur apprentissage que celui d'acquérir la maîtrise des chiens, de leur comportement individuel, surtout en action de chasse quand le valet de chiens à pied ou les piqueux doivent les reconnaître.

Quatre années passèrent ainsi à se « faire la main » avec la meute et parfois d'une manière peu académique : notre jeune valet de chiens à pied s'est fait traîner, en cours de chasse, pendant plusieurs dizaines de mètres par ses chiens à la harde. Ceux-ci ont redoublé de vigueur quand ils ont entendu les abois qui se tenaient à proximité (1,5 km !) sans se préoccuper de celui qui les conduisait. Il aurait pu lâcher sa harde et la laisser rallier.

Le jeune Marais a quand même tenu bon, un peu par fierté et aussi... par crainte de la réprimande ! A ce souvenir, Paul Marais souligne avec le sourire : « que côté bosses il n'en manquait pas tant au menton du bonhomme que sur la trompe... ».

UN COUP D'OEIL

Les chiens, Paul Marais, tout au long de sa carrière, en a connu peut-être cinquante. Parmi eux, il en est un qui s'est distingué, « un chien comme on n'en rencontre qu'une fois dans sa vie de piqueux ». Il s'agit du fameux Juvénal qui a révélé, dès sa première chasse, des qualités exceptionnelles : jeune chien découplé, il a effectué sa chasse dans les chiens de tête du début à la fin.

Juvénal n'a pas eu besoin des premières années de formation. Par la suite, il est devenu un chien de grande classe dans lequel tous pouvaient avoir confiance. Paul Marais nous en parle avec le ton de la reconnaissance due à un bon compagnon : « Juvénal chassait avec intelligence ; sur chaque ruse de l'animal de chasse, le chien ramassait la voie en enveloppant sous le vent plutôt que de retourner en arrière et chercher pas à pas pour trouver le dédoublement. Cette qualité faisait que, dans une forêt vive en animaux comme l'était la forêt de Beaumont, lorsqu'il se récriait sur une voie, on pouvait être sûr de sa connaissance tant et si bien qu'on aurait pu sonner la vue ! ».

Un coup d'œil et l'on se comprenait... En outre, ce chien était courageux et tenace. Ainsi en fin de saison de chasse, par forte chaleur, ce sacré chien a tenu son animal pendant au moins trois heures d'affilée, sans le lâcher d'un pouce (soit 70 km !). A l'hallali, au moment où l'animal fut servi, le chien tombe, épuisé de fatigue, mais ayant accompli son devoir. Déjà dès sa deuxième année de chasse, Juvénal s'était écroulé pour avoir donné toutes ses forces dans une poursuite... et une cure de deux mois à l'huile de foie de morue lui avait été nécessaire pour recouvrer ses forces ! ».

Juste récompense d'une manière bien menée. Paul Marais n'a jamais voulu se séparer de cet excellent chien après ses six saisons de chasse. Il fit passer à son compagnon une retraite heureuse à ses côtés jusqu'à sa mort.

« LE ROI DES BRACOS »

Pour les histoires de chasse, Paul Marais est intarissable. Des histoires racontées à la manière de ceux qui les ont vécues pleinement avec la nostalgie du temps passé, mais aussi avec des pointes d'humour et parfois d'ironie qui leur donnent une saveur particulière. Des histoires où se mêlent le cocasse mais aussi, parfois, le tragique. Ainsi cet accident de cheval en cours de chasse, qui devait coûter la vie au Duc de Magenta. Une autre fois, Paul Marais se prend avec son cheval dans un collet, ouvrage de braconnier, à gros gibier ; un collet qui aurait pu l'étrangler avec son cheval si ce dernier ne s'était pas arrêté à temps ! Paul Marais a également exercé, après la Libération, le métier de garde-chasse. A ce titre, il a connu son Raboliot en la personne de René Bréha dénommé à l'époque par Radar, hebdomadaire de faits divers, « Le roi des bracos du pays d'Ouche » : « Bréha n'était pas dangereux. Subtil et malin, très connaisseur de la chasse et du gibier, toujours accompagné d'un mauvais larron, il tuait pour vendre. Nous lui avons quand même « collé » une bonne quinzaine de procès. Il n'était pas facile à pincer et ce sacré gibier nous a fait passer plus d'une nuit à la belle étoile ! ».

UN CERF IMPRENEABLE

Paul Marais nous raconte pour l'exemple, l'histoire d'un animal particulièrement rusé qui a nécessité pour sa prise pas moins de quatre saisons de chasse ! 1^{re} saison : « Une matinée de chasse, on donne au rapport un cerf dix-cors. Celui-ci est attaqué à Grammont (lieu de son cantonnement) avec un découplé de trente-cinq chiens. L'animal fait une heure de parcours correct, contourne la grande garde à vive allure, selon une voie assez droite. Il nous emmène jusqu'au Val Gallerand où, là, les chiens sont mis en défaut à la rivière. Un défaut qui ne sera pas relevé après deux ou trois heures de travail.

2^e saison : « Un cerf est rembuché à Grammont et le piqueux pense que c'est le même dix-cors attaqué l'année précédente. Idée qui se confirme durant le laisser-courre car la chasse se déroule de la même manière : allure vive, voie droite, tour de la grande garde et même défaut non relevé à la rivière malgré des recherches poussées jusqu'à la nuit ».

3^e saison : « Un cerf se trouve rembuché à nouveau à Grammont. Le piqueux le voit par corps et reconnaissant l'animal déjà chassé les deux années précédentes, décide de « serrer le manche » (expression propre à Dufour, quand il fallait porter une attention par-



Valet de chiens...
(Photo : Courtoisie l'Éveil Normand)

ticulière à un animal de chasse difficile). En effet, le cerf prend sa refuite habituelle mais en rusant davantage : il tape au change à plusieurs reprises, multiplie les doubles-voies, fait les chemins, etc. Si bien que sa façon de faire semblait avoir changé ! Mais deux raisons expliquent ce comportement : le cerf avait pris de l'âge et aussi de l'expérience. Son but était de se formlonger le plus possible pour renouveler l'astuce de la rivière. Les ruses, il les multipliait pour compenser l'âge (il était maintenant tête royale portant seize andouillers mal semés). Malgré cela et toujours au même endroit au viaduc du Val Gallerand, nous perdons à nouveau notre cerf, après avoir fait les devants, les arrières et les bords de la rivière. C'était bien le même animal mais le mystère demeurait : se rasait-il dans l'eau à un endroit connu de lui ?

Ou reprenait-il après le passage des chiens sa voie chassée ?

A la 4^e saison : Même scénario de départ. Mais notre cerf, maintenant bien connu dans son comportement (il est devenu grand vieux cerf), a quand même pris de l'avance sur les chiens ».

Paul Marais, à l'époque second piqueux, se rend en cours de chasse en observation à la rivière. Peine perdue, le cerf était déjà passé, mais où ?

C'est encore le défaut ! les retours traditionnels du piqueux sont faits avec les chiens pour trouver la voie sortant de l'eau.

Mais cette fois-ci, on enveloppe plus loin et l'on parvient à redresser la voie... après les maisons riveraines. Ceci est d'autant plus remarquable que jamais auparavant un cerf n'avait eu la hardiesse de traverser au milieu des habitations pour faire perdre sa voie. De plus, celle-ci menait jusqu'au cimetière de Grosley que l'animal dut traverser pour se rendre dans le bois de Conchez, et c'était probablement de cette hauteur qu'il devait être aux écoutes et toujours sous le vent pour être plus réceptif aux récris de la meute, pour bien la situer. La voie enfin découverte, la



... puis premier piqueux.

(Photo : Courtoisie l'Éveil Normand)

meute empaume gaiement et après quatre heures et demie de chasse, l'animal est mis aux abois et pris dans la rivière qui l'avait sauvé trois années de suite.

Cette histoire de chasse est révélatrice du comportement extraordinaire de cet animal.

Comportement qui, depuis ce précurseur, a été souvent imité. Tirant une bonne leçon de ces quatre années, les veneurs ont, par la suite, pris l'habitude en pareil cas d'aller au-delà des limites du village...

« LA FORÊT »

« La Forêt » est le nom de vénerie de Paul Marais, qui a, lui aussi, composé des fanfares dont certaines ont été homologuées par la Fédération comme le

« Rallye Bon-Cœur » et « La Anreyvel ». A noter qu'une fanfare intitulée « La Forêt » a été dédiée à Paul Marais qui a été longtemps professeur de trompe.

Il fait partie de ceux pour lesquels la vénerie se doit de maintenir la tradition.

Paul Marais, qui ne peut plus exercer ce « noble art » garde en lui des souvenirs rares à notre époque d'une vie consacrée à la vénerie traditionnelle. Nostalgie certainement, regrets pas du tout. La Forêt n'est pas de ceux qui laissent le passé envahir son existence.

Même si, de temps à autre, il reprend pour son épouse, confidente privilégiée, le fil de cette tapisserie pleine d'images que constituent ses souvenirs.

Éric Aupoix
(« L'Éveil Normand »)